



QUATRE

La Nouvelle

Numéro 07 - octobre 2024



Un nouveau défi

Depuis plusieurs mois, **La Nouvelle** réservait ses concours aux abonnés à sa lettre d'information hebdomadaire. L'objectif était de tester une formule originale : concourir, soumettre les textes au regard des lecteurs, avoir le droit de les modifier avant publication.

L'équipe était divisée : les lecteurs allaient-ils refuser de commenter les nouvelles, surtout si la leur était éliminée ? Les auteurs accepteraient-ils les avis et critiques reçues ? À l'heure du bilan, avouons notre surprise : tout le monde a joué le jeu, les nouvelles sont venues, les commentaires aussi et les auteurs ont déclaré leur satisfaction des commentaires enregistrés : l'un (masculin générique et neutre) avoue être passé à côté d'erreurs manifestes, un autre remercie d'avoir suggéré une idée qu'il n'avait pas eue, un dernier donne son obole pour soutenir l'association.

La Nouvelle a décidé d'ouvrir la formule à tous les visiteurs du site et même au-delà.

En octobre, l'avis d'ouverture a été propagé via les sites populaires en matière de concours d'écriture et d'appels à textes. Au lieu d'agréer une dizaine de candidatures et de les soumettre aux avis et suggestions, ce n'est plus que quatre qui seront sélectionnés – dure épreuve pour l'équipe appelée à trancher.

A contrario, comme il est illusoire d'envisager un magazine avec seulement quatre récits, la procédure connaît une accélération et un thème sera proposé tous les deux mois.

L'avenir dira si **La Nouvelle** est visionnaire ou si ses animateurs jouent avec le feu.

Sommaire

Quand la truite fait son numéro.....	3
Un samedi particulier pour Hubert.....	5
Rencontre du quatrième type.....	6
La chambre 4.....	7
L'autruche.....	8
Les quatre fantastiques.....	9
Triskaïdékaphilie.....	11
Les visages de l'Amérique.....	13
Les quatre petits Cochons.....	15
Quatre bêtes en une.....	17
Le café.....	18

Lecteurs rédacteurs

Quand nous avons lancé le site **La Nouvelle**, au cours de l'été 2022, nous avons deux objectifs : le premier était de re-souder l'équipe de *La Piterne* que les aléas de l'existence avaient dispersée. Ce but est atteint : on a désormais beaucoup de choses à se dire et le téléphone sonne souvent, pour un oui, pour un non. Le second objectif était de soutenir la promotion de la nouvelle, forme appréciée par les sus-dits larrons, qui en discutaient en se croyant seuls au monde.

Deux ans et 30 000 visiteurs plus tard, des signes d'épuisement pointaient, le sentiment de tourner en rond, d'avoir fait le tour, la course après l'info, les retours sympathiques mais jumeaux. La déprime collective, le burn-out généralisé. Que faire ?

Une idée avant une autre, un délire entre deux, mais l'horizon ressemble au passé.

Quand tout à coup, un membre s'exclama :

— Mais évidemment que bien sûr !

Sa suggestion consistait à ouvrir les colonnes :

— Pas comme un réseau social où ça se déchire, mais inviter les amoureux de la nouvelle à échanger.

— OK, dit le chef. Mais quoi concrètement ?

— Le concours : on passe du classement classique à une pré-sélection. Suivie de commentaires.

Deux fois testée, la formule a montré son intérêt.

— Après, on refait le site. Il est un peu coincé, avec son agenda, ses articles, ses interviews... on l'allège et on met en avant les écritures.

Comme cette manœuvre exigeait que les "anciens" goûtent à des approches différentes de la nouvelle, on a lu de la SF, de la poétique, de la psy, etc. Je ne sais pas si on est plus ouverts, mais ça commence à venir.

— Et pour couronner le tout, permettre aux soi-disant gourmets de la forme courte de s'exprimer : leurs lectures, les rendez-vous près de chez eux, les initiatives qui leur plaisent et tutti quanti. On a déjà reçu des infos...

— Ouais, mais de Belgique !

— Eh bien, justement, toute la francophonie a le droit de s'y mettre ; ça donnera idée de lire des nouvelles venues d'ailleurs !

Banco, nos pages s'ouvrent à vous. Dès que vous publiez un recueil, dès que vous en lisez un bon, dès que vous flairez un projet prêt à éclore, prévenez **La Nouvelle**, elle partagera volontiers l'info.

Jean-Patrick Beaufreton

Publication de l'Association *La Piterne*

Directeur de publication : Jean-Patrick Beaufreton

Illustrations issues de Pixabay.com

ISSN : 2969-5988

Quand la truite fait son numéro

Elle ondoyait entre ombre et lumière, dans le bassin de la résurgence, où les eaux turquoise s'estompaient de mauve et d'émeraude. La truite fario, d'une soixantaine de centimètres, paraissait à chaque instant improviser une chorégraphie sinueuse, dans cet écrin chatoyant qui était son royaume. Virevoltant avec grâce, elle se laissait admirer par intermittence, en se rapprochant de la surface de l'onde plate. Elle était ici vénérée comme une naïade, car on lui prêtait des vertus curatives de toutes sortes. Pas un pêcheur, ni même un braconnier, n'aurait songé à la capturer de peur de s'attirer les foudres divines.

Elle avait été aperçue pour la première fois dans sa vasque un quatre juin, il y a plus de vingt ans, à sa taille adulte. Ce qui, du point de vue des ichtyologues relevait de l'aberration scientifique, pour ne pas dire du mystère. À leur connaissance, aucune fario n'avait survécu au-delà de douze ans. Celui qui avait fait sa découverte et avait attesté le premier de son apparition, était le curé du village, le père Quarteron.

On le soupçonna longtemps d'avoir manigancé une entourloupe pour faire revenir les ouailles à l'église. Rien de mieux que l'extraordinaire et l'inexplicable pour rameuter les foules dans les lieux de culte ! Il raconta que, comme à l'accoutumée, dans le cadre de sa promenade digestive et méditative, il était allé se dégourdir les jambes derrière les ruines du prieuré, jusqu'à la clairière où se nichait la Résurgence des quatre nymphes. Le nom de ce site naturel venait d'un culte gallo-romain, dédié à quatre déesses censées purifier l'eau souterraine.

En se penchant au-dessus du trou bleu-vert, pour immerger son âme dans la fraîche limpidité, il avait vu surgir et bondir hors de l'eau, la nymphe aquatique. Elle s'était élevée dans les airs et l'avait fixé intensément, jurait-il, un long moment, comme si le temps avait été suspendu. Puis en un salto arrière, elle s'en était retournée, dans les sombres profondeurs.

Passé la stupeur, le curé avait senti comme des fourmillements lui parcourir l'échine, puis ses vieilles jambes s'étaient mises à trembler. Il avait dû s'asseoir. Alors qu'il n'était pas poète, un quatrain qu'il improvisa sur le champ lui vint comme une fulgurance irrépessible :

*D'un gouffre d'eau pure et scintillante
Jaillit dans une hâte joyeuse
Une truite solaire et vibrante
Qui rend le cœur et l'âme rieuse.*

Quand il s'était relevé, quelques instants après, il n'avait plus entendu les funestes grincements de ses articulations et ses douleurs arthritiques avaient disparu, comme par magie.

Les semaines qui suivirent, il marcha d'un pas alerte qui lui faisait oublier ses quatre-vingts printemps. Mais, plus étrange encore, sans que sa volonté consciente y ait participé, il commença à célébrer la messe en latin. Les mots lui venaient spontanément, sans qu'il les comprenne. Il maniait les déclinaisons avec un naturel confondant. Ce talent nouveau fit sa renommée et les curieux désormais se pressèrent pour assister à l'office dominical, qui ne désemplissait plus. L'évêque du diocèse ne tarda pas à se rendre compte que le prêtre débitait des fadaises et il lui retira sa charge.

La soudaine fluidité latine du curé, la résurrection de ses gambettes, en firent le père fondateur du mythe de la belle truite. Il y eut bien d'autres prodiges qui alimentèrent la légende de notre *salmo trutta*. La Résurgence des quatre nymphes, avec le temps et l'accumulation des récits surnaturels, devint lieu de pèlerinage.

Les premiers miracles attribués à la fario étaient toujours sans rapport avec ce que les pèlerins appelaient de leurs vœux. Par exemple, un sujet en délicatesse avec ses hémmorroïdes se voyait guéri de son alopécie, un autre qui souffrait d'un ulcère gastrique était délivré de ses allergies au pollen, et celui qui se déplaçait cahin-caha pour un lumbago persistant, n'était pas complètement déçu de repartir sans sa rage de dents. Les remèdes inappropriés, aléatoires, mais tout de même consolateurs, qu'octroyait la truite facétieuse, rajoutèrent à sa popularité. Des gens faisaient des kilomètres pour tenter de l'entrevoir, patientant des journées entières autour du trou d'eau, pour guetter la divine apparition.



Mais la diva capricieuse, sans doute échaudée par les at-troupements, espaça peu à peu ses sorties. Ses voltiges paramédicales se firent de plus en plus rares. Il devint même exceptionnel de pouvoir la distinguer en train de nager. Elle restait le plus clair de son temps dans les abysses de sa fosse, insensible aux prières de ses partisans. On redouta le pire.

Heureusement, des apparitions sporadiques rassurèrent les plus inquiets et perpétuèrent sa notoriété. Elle n'apparut plus que les quatre du mois.

Dès lors, elle ne réserva ses bondissements salvateurs qu'à de rarissimes chanceux, si l'on peut dire, affectés de plus lourdes pathologies. Là, les résultats qu'elle obtint devinrent un peu plus conformes aux vœux des demandeurs, bien que non exempts de défauts. Un non voyant recouvra

la vue mais fut affligé d'un strabisme divergent très prononcé. Un paraplégique put enfin remarquer mais dut endurer l'éprouvante maladie des jambes sans repos. Les guérisons n'étaient pas parfaites et les conséquences, tristement cocasses, souvent imprévisibles. Cependant, les réclameurs, toujours aussi nombreux, semblaient s'accommoder de cette imprévisibilité farfelue.

J'avais entendu parler de ces prouesses mais je n'y avais jusqu'alors porté qu'un intérêt pour le moins mesuré. Peu enclin à verser dans le paranormal, et doté d'un esprit cartésien confinant à la rigidité, j'avais répondu aux rumeurs que l'on me rapportait, par une inébranlable condescendance. Je me moquais ouvertement de tous ceux qui croyaient à la véracité de ces exploits truitiers. J'avais pour habitude de tourner en ridicule les superstitieux de tous poils. Aux férus d'horoscope qui m'interrogeaient sur mon signe astrologique, je répondais avec un air narquois :
— Poisson ascendant mayonnaise.

Pour moi, c'était clair comme deux et deux font quatre, tout cela n'était qu'une farce grossière à vocation touristique, entretenue par le premier édile de la commune.

Je fus malgré tout dans l'obligation de m'y intéresser avec moins de mépris quand, ma belle-mère, que je chérissais, me demanda de l'accompagner sur les lieux du culte poissonnier. La pauvre était martyrisée par une spondylarthrite ankylosante qui, au fil des ans, ne faisait qu'empirer.



Le jeudi quatre juillet, belle-maman me confia donc les clefs de son imposant quatre-quatre, sans oublier de me rappeler à la plus grande des prudences.

Nous parcourûmes donc les quarante kilomètres qui nous séparaient de la Résurgence des quatre nymphes, à un train de sénateur. La radio marchait à fond et, à mon grand dam, sur la fréquence de France Musique. Les morceaux classiques et déprimants se succédaient les uns aux autres, sans espoir de friture sur la ligne. À l'approche du carrefour des quatre chemins, la voix du GPS couvrit la fin d'un quatuor, pour annoncer :

— Prendre la D4, jusqu'au chemin de la Résurgence.

C'était un chemin cahoteux, qui longeait des champs en friche et qui menait à un parking en terre battue. Avant de couper le moteur, j'entendis l'animateur de France Musique déclarer :

— Si la pièce est connue sous le nom de *La truite*, c'est que son quatrième mouvement est une série de variations sur un lied de Schubert, *Die Forelle, la truite*...

Et les premiers accords de violon se firent entendre.

Sur place, je vis belle-maman s'agenouiller au milieu des dévots, tant bien que mal, joindre les mains et prier avec ferveur. Mon état d'esprit ne ressemblait en rien à celui de l'aidant compassionnel. Je souriais intérieurement avec ma morgue coutumière.

Quand nous vîmes la bête sauvage faire irruption du fin fond de son repaire, un léger brouhaha s'éleva de la foule. Je ne pus m'empêcher de songer que quelque chose de merveilleux était en train de se produire. Tandis que ma belle-mère invoquait de plus belle la divinité pour qu'elle vienne à bout de son handicap, je me mis à croire que le destin m'offrait enfin une avantageuse occasion. Je serrai les poings en convoquant les bons sortilèges de la grande fario, tout en visualisant le prochain tirage du loto. Je me gaussais volontiers des superstitieux, mais je n'étais pas contre un petit coup de pouce de Fortuna, déesse de l'abondance.

La fario décrivit à grande vitesse quatre cercles concentriques puis, soudain, dans une gerbe étincelante, elle s'élança dans l'air attiédi par la transe collective. Durant un instant, aussi fugitif qu'intense, elle me regarda, avant de replonger dans son antre aquatique. Chacun des témoins s'imagina sans doute avoir été le centre de son attention. Le murmure dévotionnel qui s'ensuivit en attesta.

Je ne sais ce qu'il advint de chacun d'eux et de leurs maux, mais l'effet indiscutable de l'apparition soulagea ceux de ma belle-mère. Elle fut plus fringante et considéra que le déploiement variqueux sur ses membres inférieurs, bien qu'incommodant, était dérisoire. Il ne fit que décupler sa foi.

Quant à moi, le jour même, je pénétrai, fébrile, dans le premier bureau de tabac qui se présentait, pour faire valider un bulletin de loto. Enivré par une espèce d'euphorie incoercible, je choisis de laisser jusqu'au bout le hasard jouer sa partition, en confiant aux bons soins de l'ordinateur le choix de mes numéros. Euripide n'avait-il pas écrit : « Il faut tenir le hasard pour un dieu et les dieux pour moins puissants que le hasard » ? La machine, sans doute touchée par la grâce, généra la bonne combinaison, avec le 4 comme numéro de chance.



De mémoire d'aficionado de La Française des jeux, il n'y eut jamais autant de gagnants du premier rang sur un seul et même tirage et nous dûmes bon gré, mal gré, nous partager l'indigente cagnotte entre (mal)chanceux...

Jocelyn HÉRITIER

Un samedi particulier pour Hubert

Comme tous les samedis matin, Hubert, professeur d'histoire au collège d'une petite ville haute-garonnaise, examina son frigo pratiquement vide et élabora la liste des courses qu'il achèterait au marché. Il saisit son cabas, s'équipa d'un parapluie car il peut pleuvoir à tout moment au printemps et ferma sa porte à clé.

Il passa sur le trottoir sans modifier son trajet habituel, acheta à la boulangerie un pain d'épeautre garanti sans gluten, s'arrêta à la pharmacie où il récupéra la commande du traitement de son ulcère, et ralentit le pas devant le magasin de chaussures. Il s'attarda devant la vitrine une fois encore, pour lorgner une paire de mocassins qu'il avait repérée et qu'il achèterait plus tard, car il n'était pas encore certain que ce soit le bon choix.

Comme la pluie se mit à tomber drue, il ouvrit son parapluie et se réjouit de sa prudence. Mais il sentit ses pieds se mouiller et songea qu'une nouvelle paire de chaussures aurait été la bienvenue. Quand ses pieds furent trempés et que se produisit un bruit de succion à chacun de ses pas, la pluie s'arrêta net et le soleil ressortit de derrière les nuages.

Il se trouvait à présent dans le marché où il prenait habituellement plaisir à papoter et à se tenir informé des dernières affaires de la commune. Il échangeait aussi un bonjour cordial avec d'anciens élèves qu'il croisait. La seule ombre au tableau était la présence d'ados gouailleurs et des ados pénibles, il en avait eu des escouades en trente ans d'exercice. Il les fuyait en raison d'un surnom ridicule dont ils l'avaient affublé : Laliste.

Il est vrai qu'il avait enseigné à des générations de collégiens et de lycéens, la vertu des listes en première place dans sa pédagogie. Liste du matériel à ne pas oublier en venant en classe, déroulé chronologique de dates historiques, listing des différents points à aborder en composition de texte. Il se pliait en quatre pour les convaincre que la répétition et l'organisation conduisaient à la connaissance et à la réflexion. Sa méthode était carrée comme deux fois deux font quatre. C'est ainsi qu'Hubert s'était retrouvé surnommé : Laliste.

Face aux moqueries dont il était parfois la cible, il prenait un air triste et navré, pas un air de bonne poire, ni la mine de celui qui croit qu'on se paie sa fraise, ni une tête de cornichon, non, un parfait air d'artichaut caché timidement sous ses feuilles et que les élèves les plus sympathiques aimaient pour sa vulnérabilité.

Ce jour-là, Hubert croisa au marché un élève qui, l'an passé, lui en avait fait voir de toutes les couleurs. Il se

trouvait escorté de sa bande, Elliot, Marcus et Léo, véritables casseurs de cours qui n'aimaient pas l'histoire contemporaine. Cependant, le professeur avait repéré l'intérêt des quatre acolytes pour l'époque romaine avec ses jeux de cirque et ses gladiateurs, et ces élèves rebelles étaient subjugués de retrouver en classe un lien avec l'univers familier de leurs jeux vidéos où Thraces et Mirmillons se livraient des combats acharnés.

Il ne sous-estimait pas également, l'intérêt de certaines jeunes filles pour l'Égypte ancienne. L'évocation de Néfertiti, icône de la beauté intemporelle non entachée de mauvaise réputation comme Cléopâtre, lui garantissait une plage d'attention silencieuse. Elles rêvaient en l'écoutant, au show de Beyoncé en Néfertiti et aux tatouages de Rihanna. Elles kiffaient grave celui du faucon, et tellement ! celui d'Isis.



Le professeur ignora les ados pour se recentrer sur les courses à faire et fureta dans la poche de son manteau. Il y trouva son trousseau de clés, un jeton de caddie, un stylo mais pas sa liste, sûrement oubliée sur la table. Alors son cœur se serra, ses idées s'embrouillèrent, son ventre se tordit. Comment allait-il faire ses courses sans liste ? Il allait sûrement oublier quelque chose.

Sur l'étalage du fromager, la tomme de brebis l'inspira, mais il n'était pas sûr de la préférer au chèvre, et le fromage au lait de vache lui était interdit. Plus loin, il faillit prendre des clémentines et des pommes mais se ravisa, peut-être les bananes seraient-elles plus adaptées à sa santé ? Quand mars est en poisson dans son thème astrologique, ne vaut-il pas mieux tout simplement manger des oranges ? Et s'il n'achetait rien ?

Il ne trouvait pas d'échappatoire à son indécision chronique et se sentit mal à l'aise à l'idée de rentrer chez lui sans n'avoir rien acheté. Alors il remplit son panier au petit bonheur la chance, rajoutant de délicieuses charcuteries locales et un feuilleté aux myrtilles.

Une cure psychanalytique l'avait amené à réfléchir sur l'origine de son anxiété et de ses incertitudes permanentes. Actuellement, ses symptômes n'étaient plus aussi envahissants, sans avoir entièrement disparu. Hubert trouvait du réconfort à savoir comment son mal-être avait commencé. Il avait été un bébé souriant, un enfant facile à élever, inconditionnellement heureux jusqu'à ses quatre ans.

Son indécision chronique était la séquelle du désarroi de son enfance qui se manifestait chaque fois qu'on lui demandait quand il fêterait son anniversaire. Trois fois sur quatre, il répondait :

— Pas cette année, l'année prochaine ou seulement dans trois ans.

Ce qui soulevait rires et moqueries. Il faisait partie de cette poignée de personnes qui ne peuvent fêter leur anniversaire que tous les quatre ans. Il était un leaper, soit en français, sauteur, qui avait eu la chance sur mille quatre-cent-soixante-et-une possibilités, de naître un vingt-neuf février.



Dès son entrée à l'école, Hubert s'était senti perdu dans le déroulement ordinaire des jours, des mois et des années. C'était une plaie qui s'était aggravée en grandissant mais qu'il avait en partie cicatrisée en devenant professeur d'histoire, celui qui connaît le déroulement du temps et son découpage en événements marquants. Il aurait pu faire également un excellent horloger et il aimait démonter et remonter les vieux réveils, les horloges et les montres anciennes. Sa singularité dans son rapport au temps l'avait amené à adopter des comportements qui rendaient son quotidien prévisible, comme faire des listes pour tout et pour rien, ce dont certains élèves se moquaient tant.

Ce samedi de marché, Hubert vit Marie marcher à sa rencontre et lui décrocher un sourire tendrement taquin lorsqu'elle vit ses chaussures gorgées d'eau. Son aspect Buster Keaton avait toujours attendri la jeune femme. Ce matin-là, Hubert répondit à son sourire et il eut le sentiment que son cœur battait très vite lorsqu'elle se pencha pour lui faire la bise. Une nouvelle averse s'annonçant, ils allèrent se réfugier dans le café des allées qui donne sur la Garonne.

Dans sa vie affective, Hubert n'avait pas encore connu le bonheur de vivre une grande et longue histoire d'amour car aucune des femmes tombées dans ses bras n'avait pu s'engager davantage. À chaque nouvelle rencontre, il se rendait aimable mais cela ne suffisait pas car chacune avait trouvé étrange que l'attendrissant historien n'existe véritablement vis-à-vis du calendrier des hommes, qu'un an sur quatre. Lucie, Marieke et Natacha avaient aimé sa fragilité et ses manies, ses hésitations, puis avaient fini par le trouver pénible et même épuisant. Cela finissait toujours par une explication où il s'entendait dire ses quatre vérités : blessantes et sans appel, rédhitoires et conduisant à la rupture.

Mais il arriva que ce matin de marché, Hubert bavardant avec Marie, se sentit léger comme il l'avait rarement été depuis sa petite enfance. Le soleil s'était remis à briller et les jeunes feuilles luisaient à ses rayons, les chants des hirondelles et les cris des goélands se mêlaient à leur conversation légère et enjouée.

Lassé des listes et des sauts calendaires quatre à quatre pour célébrer sa naissance, désabusé des amours qui finissent mal, Hubert prit dans les jours qui suivirent la décision d'ouvrir son cœur. Il accueillerait l'âme sœur, dût-il aller la chercher aux quatre coins du monde, à moins qu'il ne l'ait déjà trouvée, songea-t-il.

Il allait ouvrir son cœur au Véritable Amour, le seul et unique qui, lui, se compte en Éternité.

Joëlle CAUJOLLE

Rencontre du quatrième type

1-PRINTEMPS

Les parents lui ont laissé la maison, ils ont confiance en elle qui a toujours été raisonnable. Les invités sont arrivés il y a quelques heures les bras chargés de bière et de chips. La musique s'échappe avec gaité des enceintes. Comme la maison est un peu isolée, aucun voisin agacé ne viendra se plaindre.

Un garçon sort sur la terrasse. Il a beaucoup bu et peut-être a-t-il aussi un peu trop fumé. Depuis l'école primaire il est amoureux de la jeune fille qui fête son anniversaire. Il ne le lui a jamais avoué. Il est heureux d'être là, et bien décidé à lui parler. Il a essayé en début de soirée mais ce n'était pas le bon moment.

Prendre l'air ne lui apporte pas de réconfort, il ne se sent pas très bien, il transpire abondamment alors que la température de l'air ne dépasse pas 10 degrés. Il s'allonge à même le sol, au bord de la piscine, la tête lui tourne. Il voudrait appeler mais la musique couvre sa voix. Il ferme les yeux juste une minute et voit son visage, si doux, si lumineux.

Elle sait qu'il ne les rouvrira pas, elle a fait ce qu'il fallait pour cela lorsqu'elle lui a servi le premier verre. C'est triste de mourir si jeune, elle aurait peut-être dû y réfléchir à deux fois.



2-ÉTÉ

Les fumées du feu d'artifice se dissipent dans le ciel de cette belle nuit étoilée. Au sol, entre les jambes bronzées des vacanciers, le corps d'un homme, face contre terre. Les gens crient, les sirènes hurlent, la police débarque.

Parmi les badauds, la jeune fille, silencieuse, observe la scène. Elle seule sait ce qui s'est passé. Dans son sac, la fiole qui contient encore un peu de poison attend de retrouver sa place au fond du placard de sa chambre. Il s'est écroulé au bout de 10 minutes. Presque trop facile cette fois. Il pensait que la soirée finirait plus joyeusement, sur la plage. Ils croient tous ça. Ses parents sont restés au camping, ils n'avaient pas envie de se mêler à la foule ce soir. Ça tombait bien.

L'an prochain, elle pourra conduire et elle partira de son côté pour les vacances d'été. En attendant, la soirée commence juste et elle compte bien en profiter. Elle s'éloigne légère et pense à l'avenir et à tous les plaisirs que la vie lui réserve.



3-AUTOMNE

Comme chaque année pour les vacances de la Toussaint, elle retourne chez ses grands-parents. Ce matin, la jeune fille se trouve au cimetière sous une pluie fine qui lui glace les os, et elle dépose des chrysanthèmes sur la stèle familiale. Elle observe les tombes, les anciennes avec leurs croix en ferrailles toutes penchées et les prétentieuses en marbre gris. C'est bon, elle a choisi ses études pour l'année prochaine, mais elle se demande comment l'annoncer à ses parents. Elle deviendra croque-mort. Le secteur funéraire demande des qualités humaines, de la discrétion, du sang froid. Ça lui correspond vraiment bien.

L'homme qui l'a prise en stop et l'a amenée au village hier aurait apprécié ce choix, songe-t-elle, il semblait ouvert d'esprit. Dommage pour lui qu'il ait tenté de l'embrasser. On finira bien par le retrouver un jour, elle ne l'a pas vraiment caché, juste poussé en contrebas de la route.

Elle respire profondément : un bon repas l'attend dans la salle à manger familiale, avec son poêle qui ronfle et réchauffe les cœurs. Il est temps de rentrer.



4-HIVER

Il se présente vers treize heures alors que la jeune fille est seule à la maison. Il lui montre sa carte : il est détective privé et souhaite lui poser quelques questions au sujet d'un homme qui a disparu en novembre du côté de chez ses grands-parents. Il pense qu'elle a peut-être des informations qui pourraient faire avancer son enquête.

Elle le fait entrer en souriant et lui propose un café et un quatre-quarts qui sort juste du four. Il accepte. Elle l'écoute, attentive et répond volontiers : oui elle était dans le village à cette période, oui elle a fait du stop et oui elle croit reconnaître l'homme sur la photo. Que lui est-il arrivé ? On ne sait pas, il s'est volatilisé depuis ce jour-là. L'enquêteur insiste, il voudrait voir ses parents mais elle lui explique qu'ils vont rentrer tard.

Soudain, il a trop chaud, il transpire. Elle lui propose un verre d'eau mais il n'a pas le temps de le finir. Il s'écroule lourdement sur le sol de la cuisine familiale.

Elle a eu le temps de l'interroger sur son métier, et elle se demande si finalement elle ne préférerait pas devenir détective. Ou alors policière ? L'uniforme, ça ajoute quand même du prestige.

Elle a la vie devant elle, et tant de possibilités !

Mathilde GRANGE



La chambre 4

Ma mère était hospitalisée depuis plusieurs jours. Elle passait son temps à lire un roman qui accompagnait sa maladie. C'était la première fois que je la voyais un livre à la main. Autrefois, elle ne s'accordait aucune plage de lecture. Impossible de s'asseoir tant que son ménage n'était pas fait. Les poussières ayant l'outrecuidance de revenir sans cesse la narguer, ses tâches ménagères n'étaient jamais terminées. À l'hôpital, elle avait enfin le temps de lire.

Sa compagne de chambre ne recevait aucune visite. Ses regards sur le livre de ma mère en disaient long. Elle aurait aussi aimé lire, une fois les soins reçus. Les livres proposés par l'hôpital ne lui plaisaient pas. Je promis de lui apporter des romans prélevés dans ma bibliothèque. Difficile pourtant de choisir pour quelqu'un qu'on ne connaît pas.

Chez moi, je sélectionnai deux trois titres pris un peu au hasard. Deux jours plus tard, elle se montra satisfaite grâce à mes romans qu'elle avait lus avec voracité. Désormais, je lui fournissais ses lectures quotidiennes.

Dès mon arrivée, elle commentait les livres terminés. Ses propos étaient passionnants et nous passions d'agréables moments à croiser nos regards sur tel ou tel ouvrage. Quant à ma mère, elle entamait le deuxième tome de l'œuvre qui l'occupait depuis le début de son hospitalisation. Elle partageait avec nous sa ferveur pour un livre qu'elle aurait dû lire, d'après elle, bien plus tôt.

Le bruit se répandit dans tout l'étage : un salon littéraire se tenait, chaque après-midi, dans la chambre n°4, au milieu des perfusions et des monitorings.

Intrigués, certains médecins s'avançaient parfois pour écouter nos échanges.

Les semaines passèrent. La réputation de la chambre 4 se propagea aux autres étages. Certains soignants voulurent proposer la présence d'un conseiller littéraire aux côtés des représentants des cultes et des bénévoles qui distribuaient boissons et collations chaque après-midi.

Un matin, ma mère, trop faible, ne fut plus capable de lire. Je lui fis la lecture et, en mon absence, sa compagne prenait le relais. Restait une cinquantaine de pages. Souvent, après deux, trois pages, ma mère nous remerciait, puis s'endormait, un sourire aux lèvres.

Une semaine plus tard, elle ne parlait plus. Les médecins m'avertirent. Sa fin était proche. Je ne renonçai pas à lui faire la lecture. J'ignorais si les mots lui parvenaient encore. On dit que l'ouïe est le sens qui perdure le plus longtemps chez ceux qui s'appêtent à quitter ce monde. J'osai penser que les dernières pages l'apaisèrent au seuil de la mort. Quant à moi, relire à voix haute ces phrases, que j'avais si souvent parcourues, m'apportait une forme de réconfort.

Le moment venu, je l'embrassai une dernière fois, lui fermai les yeux, puis m'en allai, emportant le livre qui l'avait accompagnée jusqu'au bout.

Deux mois plus tard, sa voisine de chambre m'appela. Guérie, elle sortait de l'hôpital et m'annonça une bonne nouvelle : depuis quelques jours, la chambre n°4 portait le nom du roman qui avait escorté ma mère les derniers instants de sa vie.

Michèle PEYRAT



C'était peu de le dire, il faisait chaud.

On avait tout essayé : expliquer, acheter, supplier, exhorter ; rien n'y avait fait.

L'intelligence artificielle, tout, je vous dis, on avait tout essayé.

Pour arriver à la conclusion que rien n'avait marché.

On s'y était mal pris, mais comment faire, rien n'avait bougé, il faisait toujours, non pas aussi chaud, c'eut été trop beau, mais de plus en plus chaud. Ce n'était pas les éléments qu'il fallait changer, il fallait aller plus loin.

C'est alors qu'en désespoir de cause, on s'attaqua à l'humain, à l'homme, quoi. Ne serait-ce pas à lui de changer, voire lui qu'il fallait changer ?

Une mutation ?

On n'en était pas à ça près, on partit dans toutes les directions, même les plus bizarres, les plus ténues : changer mais quoi ?

Allez ! Encore un petit effort, changer de paramètres, de paradigmes, de para tout ce qu'on voulait...

— De perspective ! dit l'un de nous.

Oh ! De perspective, ça, on ne l'avait pas encore essayé.

D'abord on allait supprimer les mots qui fâchent, car c'était bien connu que ce qui ne pouvait pas être nommé ne pouvait pas exister, vieil adage philosophique, oui, la philosophie à notre secours.

On supprima, on interdit le mot « été », pour commencer.

Il fallait bien commencer par quelque chose.

Il n'y eut alors plus que 3 saisons et, dans la foulée, on sortit un nouveau coffret de Vivaldi avec seulement, Printemps, Automne, Hiver !



Puis ça donna des idées aux décideurs : au lieu de 4 ce serait 3 à présent.

Il devait bien y avoir d'autres choses dont on pouvait diminuer le nombre, et on trouva : les voitures à 3 roues, les tables et tabourets à 3 pieds, les pièces dans les maisons avec 3 murs seulement : on commença ainsi à économiser du bois, du caoutchouc, de la peinture, et tout ceci sans même s'en rendre compte.

Et ce qui n'avait pas marché jusque là, comme baisser la production, la consommation prit forme dans la tête des

gens : c'était devenu une tournure d'esprit, une mode, un jeu.

On retrouva même un vieux mot pour désigner cette tendance, mais qui n'avait jamais marché :

la DÉCROISSANCE.

On la déclina à toutes les sauces, si l'on peut dire : condiments aux 3 épices (au lieu de 4), on monta les marches 3 à 3, les 3 mousquetaires furent réellement 3 et tout suivit.

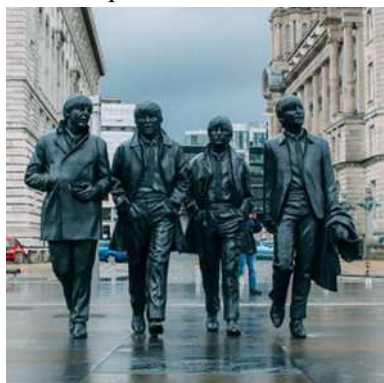


Alors, ce qui devait arriver arriva : il y eut une réelle baisse de tout, de la production, de la consommation, de la pollution, des extinctions et autres agressions.

Et les causes ayant diminué, la température fit de même, les mêmes causes produisant les mêmes effets.

On attendit un peu et comme l'accalmie semblait se prolonger, on revint tout doucement vers le 4. Tout doucement.

Les écoliers furent ravis de retrouver la « semaine des 4 jeudis ». Et, dans l'ensemble, tous les enfants purent de nouveau prendre leur « 4 heures ».



On ne sait comment, mais on retrouva également les « 4 garçons dans le vent », nos chers Beatles. Un vrai miracle !

Les 3 mousquetaires... toujours 4, comme d'habitude.

On ressortit les « 4 saisons » de Vivaldi, au

complet cette fois-ci. Etc., etc.

Le 4 ne fut plus considéré comme un réprouvé, un chiffre maudit, mais plutôt comme le baromètre du bon état du monde, un lanceur d'alerte en quelque sorte : tant qu'il était là, c'était que tout allait bien.

On le glorifia, on l'encensa,
et l'pays reconnaissant
l'élu immédiatement
chef du gouvernement (sic)

En fait, pour tout vous dire, tout ceci se passe en l'an 4000.

Et je pense qu'il y a encore beaucoup de boulot.

Patrice LORENZ

Merci à Boris Vian pour mon petit emprunt

Les quatre fantastiques

Je suis un trèfle un peu à part. Je me sens différent. Je fais partie des "Quatre" comme on nous appelle affectueusement chez nous. Je possède quatre feuilles au lieu de trois et cette particularité me rend la vie impossible.



Pourtant, je vis dans cette magnifique prairie bretonne au milieu de mes proches, des herbes et fleurs des champs, au bord d'un charmant sentier caillouteux. Je ne voudrais pas paraître chauvin mais, à mon sens, c'est l'un des plus beaux endroits au monde. Les coquelicots nous offrent l'ombre de leurs corolles orangées, les pissenlits et boutons d'or nous entourent. Je me prélasse au soleil, me languis sous la pluie, me réjouis sous le vent. Non loin d'ici se dressent les mystérieux mégalithes de Carnac, témoins d'un lointain passé.

Parfois, j'envie animaux et humains qui peuvent se déplacer même si je vois une poésie dans l'immobilité, dans cette beauté statique qui a inspiré nombre d'artistes. Je pense au *Champ de fleurs* de Gustav Klimt, aux *Coquelicots* de Claude Monet ou encore aux *Iris* de Vincent Van Gogh, pour ne citer que ceux-là.

Je me dois de remercier les mouches-conférencières, lesquelles sont très dévouées. Elles effectuent un gros travail de diffusion de la culture dans la prairie.

Quoi qu'il en soit, descendant d'une longue lignée de trèfles à trois feuilles j'ai eu le malheur de naître avec cette spécificité : quatre feuilles.

Non que je sois disgracieux, au contraire, on me dit que je suis ravissant avec ma belle teinte vert jardin. Mais je dois vivre caché. Depuis tout petit, je me calfeutre au milieu du tapis de trèfles. On m'a prévenu. Je suis recherché. Je suis une rareté : on compte environ dix mille trèfles à trois feuilles pour un seul de mon acabit.

Je porte bonheur, comme le pensent les superstitieux. Cette réputation pèse sur mes frêles pétales. Depuis ma prime jeunesse, je le sais, je cours le risque qu'on me cueille, victime propitiatoire d'un de ces fanatiques de la chance qui veut s'attirer l'attention du destin, les faveurs du fatum et faire tourner la roue dans le bon sens.



Leur vue est aiguisée, leur volonté farouche. Ils me traquent. Je redoute les plus patients et minutieux, ceux dont le sens de l'observation est le plus exacerbé.

Ma famille m'a prévenu. J'ai un cousin qui a fini desséché dans un livre, réduit au rôle de marque-page, le malheureux. Il était dans la fleur de l'âge, en plus. Se retrouver cueilli pour une question de chance, quel malheur !

J'ai une tante qui a terminé coulée dans de la résine et qu'on a transformée en pendentif. Quel destin atroce !

Je suis un indémodable rationaliste, un sceptique invétéré. Aucune preuve ne démontre l'efficacité des porte-bonheurs ou la réalité des porte-malheurs. Je ne crois pas à ces histoires de gri-gri, je ne suis pas croyant non plus. Je respecte la superstition ou les croyances des autres à condition qu'ils me respectent aussi. De fait, je pense que si l'on doit se trouver un Dieu, c'est la Nature, comme le pensait Spinoza.



Mon plus profond désir est de pousser tranquillement dans ce décor idyllique jusqu'à la fin de mes jours, entouré des miens, profitant du chant des rossignols et des plaisirs simples de la vie. J'ai passé tout l'hiver en dormance, bravant les frimas, mais je suis désormais régénéré. J'aimerais tellement connaître l'amour, engendrer une belle descendance.

L'une de mes voisines à trois feuilles fait secrètement palpiter ma sève. Elle arbore une magnifique couleur émeraude qui scintille sous les gouttes de rosée. Je n'ai pas encore osé lui déclarer ma flamme. Sa tige est tellement gracieuse, ses feuilles sont si duveteuses ! Elle a du caractère. Il émane d'elle une telle puissance !

Mais va-t-elle s'intéresser à un angoissé chronique dans mon genre ? Et si mes jours sont comptés, comment fonder une famille ? Après tout, les superstitieux désireux que je leur porte chance pourraient se contenter de me prendre en photo ! Il paraît que je suis très photogénique, au demeurant.

Je me plains mais pensons à la marguerite qu'on effeuille soi-disant par amour, un peu, beaucoup, à la folie... et qui se retrouve la tête nue dans la bise. Il en est même qui vouent les pâquerettes à ce triste sort.

Bref, je n'en peux plus de cette quatrième feuille qui me stresse et me gâche la vie. J'ai consulté le mille-pattes chi-

urgien esthétique pour qu'il me refasse les pétales. J'en voudrais trois, harmonieusement répartis, comme chez la plupart de mes amis. La consultation a duré trente minutes. Il m'a ausculté de pied en cap puis m'a expliqué que c'était *dans ma tête*, que je souffrais de phobie voire de paranoïa. Il ne pouvait rien pour moi. Il a refusé de m'opérer.

Quel incompetent, ce mille-pattes !

Ce refus m'a fait l'effet d'un coup de massue. Il m'a recommandé de consulter un psy. Après quelques atermoiements et hésitations, je me suis décidé à faire venir le scarabée-psychothérapeute. Il a été d'une grande aide, m'a écouté sans me juger. Il a compris mon anxiété, m'a assuré que je n'étais pas le seul dans ce cas mais que le chemin serait long.

Grâce à lui, je progresse vers l'apaisement.

Je lui ai expliqué que vivre au grand air toute l'année était certes un bienfait mais aussi une ascèse. Passe encore de se faire arroser régulièrement par l'urine des chiens, on n'en meurt pas. Mais je frémis dès que j'entends le pas lourd d'un promeneur. Je sens ma sève palpiter trop fort. La forêt est très fréquentée, en ce moment. Il fait chaud, le soleil, lorsqu'il paraît, fait briller mes feuilles.

D'ailleurs, attention, voilà que j'entends du bruit...

— On va s'amuser à chercher les trèfles à quatre feuilles, mamie ?

— Oui, Lison, bonne idée, ça porte bonheur !

Nom de nom, je ne dois pas paniquer !

Je les entends, la vieille dame et sa petite fille.

Je suis en danger.

Leurs pas pesants résonnent comme un gong dans ma tête.

Pourquoi mes pauvres racines tremblent-elles ainsi d'effroi ?

Mince !

L'ennemi n'est plus qu'à quelques encablures de moi. Il faut que je cesse de trembloter comme cela de tout mon être. Elles vont me repérer.

Impossible de rester totalement immobile, mes feuilles frémissent malgré moi. Tentons de nous faire tout petit. Il faut absolument que je masque cette quatrième feuille.

Misère, je n'y arrive pas.

L'ombre des deux faucheuses se dessine déjà au-dessus de moi. Elles se penchent. Ma dernière heure est arrivée, cette fois-ci, c'est certain.

Que j'aimerais me remémorer les paroles du scarabée-psychothérapeute pour chasser mes peurs.

Que disait-il déjà ? Ah oui, je m'en souviens :

— La plupart des humains sont empotés ou miro, ils peinent à distinguer un éléphant dans un placard, alors un trèfle à quatre feuilles vert sur fond vert au milieu d'une myriade de trèfles verts à trois feuilles..."

— Oh regarde, j'en ai trouvé un, s'émerveille la fillette, en me désignant de l'index.

Cette fois c'est terminé, me dis-je.

Je me recroqueville et ma chlorophylle pâlit.

La gamine va me cueillir, c'est sûr.

Même pas le temps pour un dernier adieu.

— Diable, un chat noir ! s'écrie la grand-mère.

La mamie, convaincue que les chats noirs portent malheur, s'enfuit au triple galop, tenant sa petite fille par la main. Je vérifie que je suis intact, incrédule. Tout va bien.



Je me détends d'un coup, ma tige flageole, la pression retombe. Je l'ai échappé belle, cette fois-ci. Quelle ironie que la superstition m'ait sauvé !

Tandis que je le salue du pétale, le chat noir, au pelage négligé, s'approche de moi. Je suis encore sous le choc.

— On dirait bien que je t'ai sauvé la vie, camarade, miaule-t-il

— Oui, merci du fond du cœur !

— Tout le monde déteste les chats noirs, se lamente-t-il en remuant les vibrisses. J'ai été abandonné, tout petit. Si tu veux, je te protégerai des superstitieux et tu seras mon ami.

C'est ainsi que j'ai surmonté ma peur sans recourir au bistouri. Grâce à l'amitié de Montaigne, le chat errant, j'ai décidé de conserver mes quatre feuilles. Je ne crains plus les superstitieux. Il les fera fuir à tous coups. Il veillera sur moi et je lui offrirai une écoute attentive lorsqu'il en aura besoin.

Désormais, je me sens épanoui, comme traversé par un sentiment de légèreté. Je ne crains plus de conter fleurette à ma voisine. Je l'imagine déjà se pencher vers moi, s'amusant à faire dansoter ses feuilles dans la lumière, son parfum enivrant emplissant l'air.

Je la sentirai verdir de plaisir. Nos conversations seront animées. Nous nous confierons l'un à l'autre, chérirons notre progéniture.

Je songe même à fonder un groupe de soutien pour les trèfles à quatre folioles comme moi. Nous pourrions correspondre grâce aux papillons-facteurs. Nous échangerons témoignages, discussions et conseils avisés. Avec mon ami Montaigne nous réfléchissons à un nom pour ce groupe. Il m'a soufflé, en plaisantant, que si nous atteignons deux cent cinquante adhérents, ça pourrait devenir le groupe des mille-feuilles.

Plus sérieusement, j'avais pensé au *Club des Quatre* pour la référence littéraire. Finalement, je préfère le baptiser *Les "Quatre" fantastiques* parce qu'aujourd'hui, je suis fier de ma différence.

Isabelle MARC

Notre famille avait une particularité.

Mon père, ma mère, ma sœur et moi occupions la même place zodiacale. Notre signe commun était le sagittaire, signe de feu. On ne s'ennuyait pas à la maison !

Chaque année, le 3 décembre, notre groupe de décocheurs de flèches avait le plaisir de partager un moment d'échanges de bons souhaits et de cadeaux, comme un avant-goût calendaire de Noël, avec un énorme gâteau d'anniversaire.

Il s'agissait invariablement d'une ganache sans noisettes – deux d'entre nous en étaient allergiques – agrémentée de fruits rouges, sous un coulis au chocolat – on adorait ! Des bougies y étaient plantées pour être soufflées à tour de rôle, selon le nombre *ad hoc* de chacun.

Ma mère, d'un caractère toujours très enthousiaste, prenait plaisir à parler à qui voulait l'entendre, de ce cérémonial invariable en l'honneur de cette coïncidence peu banale.

Ou presque coïncidence, à un détail près. Un détail qui me concernait.

Pour ma part, je devais attendre le jour suivant pour célébrer mon avancée en âge. Bien sûr, j'avais droit à mon propre gâteau, réplique de celui de la veille, j'avais droit de prendre le temps de souffler et de re-souffler mes bougies sans laisser ma place au suivant. J'avais le privilège d'être la seule reine du jour.

Jusqu'à l'arrivée de ma petite sœur, le déroulement de ces fêtes était immuable. J'étais persuadée que la naissance du bébé serait le 4 décembre. Le 3 était la date des parents, le 4 celle de leur progéniture. C'était une évidence !

Le destin en a décidé autrement et les contractions maternelles ont apporté un très beau cadeau d'anniversaire à mes parents : une jolie petite fille. Cet événement perturba ma logique et l'insouciance dans laquelle je baignais, commença à s'estomper.

Ma sœur avait la même date anniversaire que mes parents, ce dont ils se flattaient. Ils formaient un cercle parfait dont je me sentais exclue.



Je grandissais en ressentant un pincement au cœur à l'approche du mois fatidique. J'essayais de me consoler en remarquant que nous étions tous du deuxième décan. Certes, mais avec un jour de décalage ! Je vivais ma diffé-

rence comme le vilain petit canard. Je taisais toutefois mon ressenti auprès de mes parents, car en toute bonne foi, ils nous entouraient ma sœur et moi, d'une même attitude aimante sans jamais varier d'un iota.

Je haïssais le chiffre 4, jusque dans sa calligraphie. Sur mes cahiers d'écolière, j'en traçais avec difficulté l'angle aigu et le trait qui le barrait. Mes lignes de « 4 » étaient torturées comme si ma plume avait griffé avec maladresse le papier ligné.



À l'inverse, j'adorais écrire avec fluidité les deux mignons petits ponts verticaux du 3 qui en s'arrondissant, formaient le sommet d'un cœur.

Devenue adulte et après quelques séances de psychothérapie, je décidai de m'intéresser de plus près à la numérologie. Je découvris que stabilité, organisation, calme et loyauté étaient corrélés au chiffre 4. Que demander de mieux ?

Le 3, quant à lui, était symbole de joie, d'optimisme et d'inspiration et représentait aussi la Trinité, l'union.

C'était bien là où le bât blessait. Avec mon horrible chiffre 4, je ne faisais décidément pas partie de cette famille fusionnelle. Mais je m'efforçais de ne rien montrer de ma préoccupation.

Mon malaise s'aggrava lors d'un voyage en Chine. Par hasard, j'y appris que 4, dans ce pays, était maléfique en raison de sa prononciation similaire à celle du mot « mort ».

Je le vécus comme un drame et devins tétraphobique.

Être la convive supplémentaire d'une table de trois personnes, dormir dans une chambre d'hôtel entre le 3^e et 5^e étage, étaient des épreuves. J'étais capable de refuser de louer un appartement dans un quartier qui m'offrait pourtant tous les avantages que je recherchais, au prétexte qu'il se situait dans l'immeuble au niveau que je considérais maudit. J'ai résilié un abonnement téléphonique où, après le 06, s'était glissé le nombre indésirable.

J'en suis arrivée à surveiller mon langage et à rejeter scrupuleusement toute expression avec ce chiffre de malheur.

Par exemple, comme tout bon sagittaire, j'aimais à dire que je poursuivais toujours mes objectifs avec un franc-parler et sans m'encombrer de détails inutiles : je ne prenais pas des chemins détournés pour poursuivre mon but et ne tatillonnais pas en disséquant les cheveux en tout petits morceaux.

Ce chiffre n'était jamais coché sur ma grille de loto.

Je ne croyais pas que ma date de naissance contenait les nombres de la chance et ils ne faisaient pas partie intégrante des codes ou mots de passe numériques de mon environnement digital.

Bien sûr, je ne maîtrisais pas tout et je devais souvent surmonter ma phobie, quand je déclinais mon état civil, quand je remerciais mes proches pour leur « joyeux anniversaire ! », quand, pour les rendez-vous familiaux annuels, je dégustais les gâteaux successifs, surmontés de leurs bougies ou pire, décorés de la date du jour en pâte d'amande. Une forme de lassitude m'atteignait parfois : j'aurais aimé m'affranchir de ce ressenti totalement infondé quand j'y réfléchissais. Ma famille m'aimait, je le lui rendais bien, ma sœur n'y était pour rien.

Hélas, ma vie était rythmée par ce chiffre. J'étais persuadée que son absence ou sa présence distinguait d'une façon binaire ce qui m'était heureux de ce qui m'était malheureux.

Nos parents nous ont quittées. Leur couple a été inséparable jusqu'à la mort. Ils se sont éteints le même jour.

Ma sœur et moi, nous nous sommes donné rendez-vous ce matin dans la maison familiale que nous vidons de ses meubles, depuis bientôt une semaine. Au début de nos rangements, chaque objet manipulé provoquait une émotion. Nous avons appris à la maîtriser au bout de ces six jours et, un peu plus endurcies, nous décidons aujourd'hui de nous attaquer à la dernière pièce, la chambre de Papa et Maman, pour ranger leurs affaires plus intimes.

Enfants, nous ne pénétrions dans leur chambre que s'ils nous y autorisaient. La commode d'époque trônant en face du lit, tout en marqueterie, digne d'une chambre de roi ou de reine, nous fascinait. Nous l'imaginions mystérieuse, cachant un beau trésor à côté des quelques bijoux que nous savions que ma mère y déposait.

Ma sœur, bien décidée, prend d'assaut l'armoire familiale. Quant à moi, j'entreprends de vider la commode imposante sur le parquet ciré.

Les trois premiers tiroirs ne révèlent pas de grands secrets et je dépose précautionneusement dans des cartons les vêtements et autres petits objets du quotidien. Il reste le quatrième tiroir, aïe, aïe,... qui en fait, est le premier (ouf !) en haut de la commode avec une serrure très ouvragée protégeant, à n'en pas douter, des choses précieuses. J'en ai la clé. Ma mère m'avait indiqué sa cache ces derniers temps et avait beaucoup insisté pour que je sois la première à ouvrir le prestigieux tiroir. Une sorte de droit d'aînesse ? Je n'y crois pas, nos parents nous ayant toujours éduquées de manière équitable. Ma sœur n'y a du reste vu aucun inconvénient. Elle continue à s'affairer autour de l'armoire béant sur des montagnes de draps et de linge de maison.

Je tourne la clé et tire sur la poignée du tiroir.

Les bijoux sont là, soigneusement rangés dans une jolie boîte, peu nombreux mais empreints des histoires que nous a racontées maman : les dormeuses de notre grand-mère maternelle, la bague de fiançailles de l'aïeule paternelle que le hasard des alliances et des héritages a fait changer plusieurs fois d'annulaires, la montre à gousset, les médailles de premiers communians, perdues dans des chapelets.



Au fond du tiroir, derrière des paires de lunettes aux montures cassées, sous des dessins d'enfants, les nôtres !, apparaît toute la vie administrative de nos parents : enveloppes grandes et petites, chemises cartonnées, dossiers soigneusement étiquetés. Je m'empare de toute la pile pour la ranger dans un carton. Nous devons y mettre le nez un jour ou l'autre.

Une enveloppe au rabat collé, s'échappe du tas. Mon prénom y est inscrit. Elle m'est destinée. Je pose la pile de dossiers au sol et m'assois au pied du lit. Je décachette et déplie les trois volets de la lettre d'une main mal assurée.

Notre chérie,

Tu trouveras un dossier à ton nom – le dernier sous la pile. Il t'appartient. Nous aurions tellement voulu t'en parler plus tôt mais nous n'en avons jamais trouvé (ou voulu trouver ?) l'occasion. Peut-être avions-nous peur de te perdre ?

Chérie, nous t'avons adoptée alors que tu étais tout bébé. Ta mère biologique n'a laissé aucun message à ton intention. Nous ne pouvions pas avoir d'enfant et ton arrivée a été la plus merveilleuse aventure de notre couple, après beaucoup d'années de patience et d'espoir. Tu as contribué à apporter l'équilibre dans notre famille, au point que, contre toute attente, nous avons eu le bonheur d'accueillir ta sœur. Sache que sans toi, elle ne serait peut-être pas là.

Nous t'avons souvent observée et il nous semblait que parfois, tu te sentais différente. Nous ne t'en avons jamais parlé, tu ne nous en as jamais parlé. Aurais-tu ressenti un doute sur tes origines ?

Nous te savons assez forte pour prendre connaissance de ton dossier. Tu peux compter sur ta sœur pour t'accompagner. Nous en voudras-tu ?

Sois assurée du profond attachement qui lie notre famille.

Tes parents qui t'aiment.

P.S : Nous avons souvent plaisanté sur nos dates d'anniversaires. Additionne-les. Grâce à toi, nous atteignons le nombre 13, le nombre porte-bonheur.

J'extirpe une chemise rouge du tas à mes pieds. Sur la couverture cartonnée, mon seul prénom est écrit. Au-dessous, ma date de naissance.

Je caresse de mon index le chiffre 4 que je trouve soudain très beau.

Laure GOBRON-HOUSSIÈRE

Les visages de l'Amérique

« À la montagne, la campagne affronte la nature. »

Je suis plutôt content de mon titre. Le rédacteur en chef devrait aimer. Dès que l'avion se pose je le lui envoie.

Il est vrai que ma série d'interviews mérite la parution. J'ai risqué ma vie dans cette vallée où la nature sauvage régnerait en maître si elle n'était surplombée par les visages immenses de nos anciens Présidents. J'y ai survécu à quatre jours de guerre civile. L'air frais du Mont Rushmore attisait les instincts belliqueux des citoyens venus planter leurs drapeaux sur ses flancs. Nous voici à présent sur le chemin du retour.

Si je n'ai pas le prix Pulitzer avec cela, c'est à désespérer !



Lundi matin – au sommet – Chief Sunlight

— Je n'étais pas là quand les Blancs sont venus sculpter ces visages de leurs chefs, voici près de cent ans. Mais je sais qu'ils seront toujours là quand je mourrai. Ceux-là, dit le Chief Sunlight désignant d'un geste ample la vallée au pied du mont, vont repartir et nous laisser en paix.

Quelle impression ! J'interviewe le Chef des Lakota. J'aime l'infinie sagesse de cet homme, sans colère apparente, sans rancune non plus.

Ses yeux disent la patience de celui qui guette le mouvement du vent dans les herbes, l'instant où l'aigle s'envole pour cueillir la marmotte. Du sommet du Mont Rushmore, il regarde, ténébreux, l'agitation qui règne en bas.

Depuis trois semaines, cette vallée accueille quatre camps : chacun des deux partis (démocrate et républicain)

qui doivent choisir, au cours de primaires plus tendues que jamais, leur candidat pour la présidentielle de novembre prochain, est ici représenté par ses modérés et ses radicaux.

Cette haute vallée, où la rivière, désormais bien nommée *Battle Creek*, attend les bouquetins, est livrée aux vociférations des hommes. Ils protestent, haranguent, filment. Au milieu des quatre camps entre lesquels ils sont divisés, se trouve le nôtre, celui des caméras et des camions satellites.

L'histoire remonte, comme le dit le Chef, à près d'un siècle : en 1936, alors que les sculptures des quatre présidents étaient presque achevées, le Congrès a refusé la proposition d'un parlementaire qui voulait ajouter le visage



d'une femme, suffragiste, Susan B. Anthony. Depuis, régulièrement, en période électorale, les uns et les autres se livrent durant quelques semaines, dans le confort des plateaux télévisés, à un concours d'idées pour désigner la ou les

figures emblématiques qui devraient, selon eux, venir s'ajouter aux quatre glorieux visages. Mais, cette fois, cela a pris une autre ampleur : soucieux de montrer qu'ils peuvent transformer le réel, des centaines de partisans des quatre factions sont venues camper au pied du Mont Rushmore dans l'objectif de graver leurs idées dans la pierre. Tout d'abord silencieux, le face-à-face est devenu bruyant, puis violent.

Lundi après-midi – Camp Sud – Shadrick – républicains radicaux

Depuis que ces fanatiques wokistes de démocrates gauchos ont déterré cette vieille histoire de Susan, nous avons décidé de venir défendre cet endroit. On avait du bon sens en 1936 ! Une femme ! Une créature qui s'était détournée de son devoir, au service de la famille et de la communauté, de Dieu et de ses enfants, pour agiter des pancartes pour obtenir que les femmes puissent se mêler de politique. Mais elles n'y comprennent rien, à la politique !

Nous sommes les seuls qui incarnons la véritable Amérique, celle qui est fidèle à ses grands Présidents. Notre candidat a déclaré qu'il s'opposerait à toute altération du monument, sauf peut-être d'ajouter son propre visage. Nous, ses milices, sommes mobilisées pour contrer les agissements malfaisants des fanatiques wokistes d'en face. Nos rondes au pied du monument visent à les empêcher de monter le détériorer ; ce sont aussi des processions pendant lesquelles nous prions pour qu'ils échouent.

Cette nuit, ce sera la grande explication. Nous allons leur montrer ce que vaut l'homme américain quand il doit défendre ses idées, Dieu et la Nation.

Mardi – Camp Ouest – Mary – républicains modérés

Quelle nuit ! Quel désordre !

Il va falloir tout remettre en ordre maintenant. Nous sommes là pour cela : défendre l'ordre et la loi, au profit des braves gens. Jusqu'à cette nuit, je pensais qu'on pouvait vivre ensemble, simplement, malgré nos différences. J'ai eu l'impression d'assister à un *remake* de la guerre de Sécession.

Il faut reconnaître que les fanatiques républicains du Camp Sud y sont pour quelque chose. Après avoir défilé, cagoulés et brandissant des torches, avec des drapeaux sécessionnistes, devant le camp Est, celui des démocrates radicaux, ils se sont rués sur eux, et les ont repoussés jusqu'au bord de la rivière.

Ils ont occupé toute la nuit le camp de ceux qu'ils appellent les *gauchos woke*, sous les sifflets prudents des démocrates modérés. Ils ont cassé la figure de plusieurs adversaires. Malgré le peu de sympathie que je porte aux démocrates et à leurs idées bizarres, je trouve incongru de venir ici, sous ces visages géants, démolir le portrait de leurs concitoyens.

Nous autres, républicains modérés, prônons qu'une étude de marché permettant de s'assurer de la rentabilité économique de l'opération soit conduite : quel visage rapporterait le plus en termes de supplément de visites touristiques ?



Où est le point mort pour cinq, six, sept visages ? C'est la réalité économique qui donne du sens à la réalité tout court.

Comment allons-nous nous sortir de tout cela ? Comment empêcher la riposte des fanatiques aux fanatiques ?

Mercredi – Camp Nord – Robin – démocrates modérés

Epuisés. Nous sommes épuisés. Nous avons passé la nuit, à l'appel de notre candidat aux primaires, désireux de montrer sa bonne volonté à son adversaire, à aider nos camarades radicaux à rebâtir leur camp.

Sur les réseaux sociaux, notre candidat a appelé à la confection d'un immense drapeau en trompe-l'œil, représentant des personnalités de la société civile actuelle. Ce drapeau viendrait, un jour sur deux, recouvrir les visages du Mont.

Cette idée prospère, mais nous ne bénéficions d'aucun soutien des démocrates radicaux, qui appellent à une déethnisation, démasculinisation, déprésidentialisation radicale du Mont. Nous leur proposons de nous mettre d'accord sur une proposition intermédiaire, qui consisterait à ajouter le visage de notre candidate, femme et noire, mais ils qualifient cela de pis-aller racialisant.

L'image de ces quatre visages qui regardent ensemble dans la même direction, en dépit de leurs différences, nous est-elle devenue insupportable, tant elle vient contredire notre envie irrépressible d'un grand face à face ?

Je ne sais pas répondre à ces questions. Ce qui semble certain, c'est que la nuit qui vient devrait être tendue – et décisive.

Jeudi matin – Camp Est – Bad Fighter – démocrates radicaux

Je témoigne rapidement, car je dois monter dans un de ces hélicoptères qui évacuent tout le monde. Cette nuit a vu un match sanglant, mais nul : un mort dans chaque camp.

Tout a commencé quand nos gars et nos filles ont enfoncé les grilles du Parc National et sont montés à l'assaut du Rushmore. Ils voulaient démolir les statues à l'explosif. Notre candidat avait appelé à leur remplacement par les « nouveaux visages de l'Amérique » pour en « dépoussiérer l'Histoire ». Ô combien il avait raison ! Susan B. Anthony, (celle grâce à laquelle tout ce combat a commencé), Angela Davies, Martin Luther King et ce militant gay latino dont le nom m'échappe. Voilà des visages qui auraient eu de la gueule ! Nos enfants apprendraient enfin la vraie Histoire des Américains et pas celle de l'Amérique !



Mais les fachos ont commencé à nous canarder et nous avons dû les affronter. Nous avons démolis leurs casernes improvisées. Leur camp a même pris feu ! Grâce au vent, l'effet était spectaculaire : on y voyait à minuit comme en plein jour.

Soudain, tout s'est figé.

Un grondement sourd a couvert le bruit des armes qui pétardaient depuis un moment déjà. Une vague a surgi de la rivière à laquelle notre camp était adossé, le balayant, ainsi que le leur. Est, Sud, nous avons tous couru pour échapper à ce tsunami montagnard, du jamais vu. Il a entraîné une monumentale coulée de boue qui a emporté nos constructions provisoires, atteignant même le camp des médias et les installations de la police.

Quand le jour est levé, nous avons compté de nombreux blessés, et les hélicoptères dépêchés sur place par le gouverneur ont emporté quatre cadavres. Une lessive infernale noie les invectives et nettoie les slogans, imposant la seule couleur du sang à notre parade juvénile.

Il faudra continuer de combattre les fachos et de montrer le vrai visage de l'Amérique, mais à présent l'heure est au deuil, et à la fuite devant ces éléments. La nature a montré, cruellement, qu'elle est le seul visage durable du Dakota, et peut-être bientôt de notre monde.

Jeudi après-midi – au sommet – Chief Sunlight

Je ne sais pas si les phénomènes qui ont mis fin à cette agitation dans la vallée sont pleinement naturels. On me dit que nos jeunes guerriers ont profité de la nuit, qu'ils savaient ventouse, pour allumer l'incendie, à l'endroit depuis lequel il se propagerait le mieux. Puis, ils auraient ouvert les vannes de la retenue en amont, pour que la rivière déborde. La coulée de boue semblait inévitable dans ces sols fragilisés par le creusement des installations des camps. Air, feu, eau, terre, soyez glorifiés : vous avez ramené l'ordre de la nature dans notre vallée.

Si les quatre éléments se sont unis, d'eux-mêmes, pour démontrer leur suprématie face aux quatre factions, qu'importe s'il a fallu un coup de pouce de nos guerriers ?

* * * * *

Chief Sunlight fronce son regard. Son visage marqué ressemble à celui des statues qu'il surplombe. Le front des quatre figures intactes des Blancs du mont Rushmore ne fait plus écho qu'aux bruits du soir naissant. L'aigle s'envole. Le soleil vient ajuster ses derniers rayons sur l'œil de Washington. Le silence règne à nouveau.

Xavier CORMAN

Les quatre petits Cochons

Dans les couloirs du collège Henri IV de Four dans l'Isère, Louis confiait à son camarade Édouard sa dernière réflexion en date.

— C'est curieux qu'ils l'appellent la Quatrième alors, qu'en fait, elle constitue la troisième classe du collège.

Édouard acquiesça de la tête. Il avait l'esprit logique le Louis. Mais, dans ce cas, la Troisième ne devrait-elle pas être renommée Quatrième ? À en perdre son latin.

Leur professeur de français, monsieur Paul Cartan, se tenait dans le milieu du couloir, droit comme un i, arborant un air passablement agacé. Sur un ton sec, il enjoignit ses élèves à se mettre en rang, deux par deux, puis les fit entrer dans la salle de cours, où il leur exposa le sujet de la composition à laquelle ils devaient s'atteler en ce jeudi 4 avril de l'an de grâce 2024.

Afin de sonder la culture des charmants marmots et leurs capacités d'expression écrite, l'enseignant leur donnait pour consigne de réinterpréter une œuvre de leur choix.

— Terminator II, Rambo V, Rocky IV ? suggéra plaisamment Paulin, le pitre de la classe.

— Ce que vous voudrez ! rétorqua le maître avec un rictus. Je me doute que peu d'entre vous iront puiser dans l'Énéide ou la tétralogie de Wagner. Cela étant, je ne vous demande pas de vous exprimer en quatrains, mais essayez de ne pas faire quatre fautes par phrase.

L'angoisse de la page blanche... Quatre heures, c'est long quand on n'a pas trop d'idées. La composition écrite, quel pensum ! Fichtre ! Zut ! La barbe !

Fermant les yeux à la recherche de l'inspiration, Louis se remémora soudain avoir vu la semaine dernière ce joli dessin animé à la télé. Il s'agissait d'un vieux Disney. Cela devrait plaire au prof. Il datait sans doute de son époque.

Louis avait une belle plume, pour son âge. Il tenait son idée mais ne savait pas quel changement apporter à l'œuvre originelle. C'est là sans doute que son inconscient se laissa imprégner par la surreprésentation du quatre dans la date, le lieu ainsi que les paroles de la matinée.

Un début d'après-midi de juin, le premier petit cochon s'affairait dans sa maison de paille. Il s'apprêtait à ramasser les pièces du Puissance 4, que l'un de ses frères avait renversées la veille dans un accès de colère après une énième défaite, quand il entendit un bruit de voiture.



Regardant par la fenêtre, le cochon aperçut le grand méchant loup foncer vers la maison au volant de sa Celtaquat, une voiture de collection du grand-père de Louis !

Inquiet au sujet des intentions de leur ennemi lupin, le premier petit cochon quitta prestement son domicile par la porte de derrière.

Bien lui en prit car le loup n'y alla pas par quatre chemins, roulant sans même ralentir sur la paillote qui s'effondra d'un coup comme un château de cartes !

Apeuré, le cochon fila chez son frère qui habitait une maison en bois. Bien qu'il fit les derniers mètres à quatre pattes, lui qui se déplaçait aisément sur ses pattes arrière, dans l'espoir de ne pas être vu par le loup, ce dernier se dirigea vers la demeure abritant les frangins.

Quelle angoisse ! C'est la Quatrième dimension !

Comment échapper au vilain loup qui, après avoir garé sa voiture, tambourinait déjà contre les murs et faisait trembler toute la maison ? Prenant son élan, le prédateur allait bientôt enfoncer la porte.

Effrayés, les petits cochons montèrent les marches quatre à quatre, regrettant de n'avoir pas construit de barreaux plus solides, comme leurs deux autres frères.

Le loup ayant pénétré la demeure en fracassant la porte, en ni une ni deux, les cochons sortirent par le vasistas, sautèrent du toit et allèrent se réfugier en courant chez le

troisième frère porcin, heureux propriétaire d'une maison en briques et en ciment.

Furibard, le loup se précipita vers la susdite propriété.

Le troisième petit cochon aurait pu faire chauffer une marmite dans l'âtre afin d'ébouillanter l'effroyable loup si celui-ci avait décidé de s'introduire dans la maison par la cheminée.

Pendant, il eut été incongru de faire un feu en été et, surtout, le loup enragé commençait à retirer les briques une à une à l'aide de ses griffes.

— Ce loup est fort comme quatre Turcs ! fit remarquer le cochon qui vivait, il n'y a encore pas si longtemps, dans une maison en chaume.

— Oh mince, il faudra que je vois avec les assurances ! pensait le troisième frère. J'espère que ce cas est pris en compte par mon contrat d'habitation, j'ai choisi la formule confort.

— On va prendre ma Quatrelle (autre voiture ancienne possédée par le papy de Louis) pour voir notre frère aîné, ajouta-t-il.

Au moment où le grand méchant loup vorace se voyait déjà à table en train d'étaler, sur un pain de campagne beurré, d'énormes tranches de jambon rosacé, le tout accompagné de moutarde, de salade, de cornichons et d'une bonne 1664, la porte du garage s'ouvrit, laissant partir en trombe une voiture avec les trois porcelets à bord.

Diantre ! Palsambleu ! Ils s'échappent encore !

Toutefois, le canidé n'allait pas se contenter d'un quatre-quarts. Et pourquoi pas juste un Paris-Brest ? Et quoi encore ?

Une pizza quatre saisons constituerait un succédané mais non, il lui fallait un vrai repas, un festin de cochonnailles pour assouvir sa faim ! Il en salivait d'avance.

Arrivée chez l'aîné de la fratrie des cochons, celui demeurant dans une maison en métal, la bande des quatre s'interrogeait sur la manière de procéder pour se débarrasser de cet ogre qui les poursuivait.

Le loup, quant à lui, songeait à la meilleure façon d'obtenir enfin son quatre heures.

Dans la maison assiégée, l'aîné des cochons, toujours calme et réfléchi, parlait à haute voix :

— Je pourrais tirer sur l'importun quelques boulets de canon mais que dirait la ligue de protection des quadrupèdes même si celui-ci, tout comme nous, semble user naturellement de la bipédie ? Et puis, il nous faudrait ensuite éparpiller ses cendres aux quatre vents.

Fouillant les meubles dans l'espoir de trouver un instrument, une arme, pour se défendre si son grand-frère ne parvenait à trouver la parade avant que le loup réussisse à entrer, le cochonnet, qui habitait auparavant la maison en bois, fit une découverte intéressante :

— Tiens frangin, regarde, tu possèdes des carnets de bons d'achat valables aux Quatre Temps !

Son aîné se rapprocha et un sourire illumina son visage. Quelle trouvaille !

— Nous voilà tranquilles, se dit-il. Avec ces bons, le loup n'aura plus qu'à faire ses emplettes dans le rayon alimentaire d'un hypermarché. Il ne lui restera que l'embaras du choix pour se rassasier.

L'aîné prit donc la responsabilité de négocier avec le loup en parlant via l'interphone.

Après d'âpres discussions, celui-ci finit par accepter la proposition et partit, l'eau à la bouche et les bons en poche, sur la ligne de métro 4 avant de rejoindre la 1 direction La Défense.

Les petits cochons se concertèrent. Ils savaient que le répit serait hélas de courte durée et ils arrêterent ensemble une décision difficile mais nécessaire.

Le lendemain, ils se séparèrent, partant chacun dans l'une des quatre directions. Ils resteraient en contact grâce aux mails et à la 4G. Ils réduisaient ainsi les risques de se retrouver tous, un jour, dévorés par le grand méchant loup.

Quelques jours plus tard, le lundi 8 avril, Monsieur Cartan rendait les copies. Passant entre les rangs avec une démarche quasi-militaire, l'enseignant gratifiait comme à son habitude les élèves de commentaires aigres-doux :

— Vous avez une imagination fertile, Louis. Je vous ai mis 16, 4 points pour chaque petit cochon et un zéro pointé pour le grand méchant loup ! Cela remontera un peu votre moyenne grevée par les devoirs que vous avez oublié de rendre en temps et en heure.

De son côté, Édouard obtenait tout juste la moyenne avec une histoire librement inspirée des *Quatre filles du Docteur March*.

La cloche venait de sonner, marquant la fin du cours. Ouvrant la porte, Monsieur Cartan harangua une dernière fois ses élèves avant de les laisser filer :

— Nous nous sommes entretenus ce matin entre collègues et je peux déjà vous renseigner en partie sur le programme de la journée. En histoire, vous aborderez l'ère quaternaire. Durant le cours de sport, vous pratiquerez le relais 4 x 100 mètres. En mathématiques, vous étudierez les puissances de deux et les quadrilatères. Enfin, votre professeur d'arts plastiques vous exposera les merveilles du Quattrocento.0

Craignant d'en apprendre encore davantage sur ce programme surchargé, les élèves se dispersèrent en quatrième vitesse.

Daniel DURIS

Pour clore le numéro portant sur le Quatre, nous avons cherché un auteur "classique" ayant utilisé ce chiffre en titre d'une œuvre. *Les quatre filles du docteur March*, *les quatre fils d'Aymon*, jusqu'au *Quatre-vingt-treize* de Victor Hugo, le choix s'ouvrait surtout à de longs romans et les nouvelles s'étiraient aussi sur plusieurs pages.

Nous avons retenu une introduction de la nouvelle d'Edgar Poe, extraite des *Nouvelles extraordinaires*, et nous l'analysons, comme nous vous invitons à le faire avec les nouvelles du prochain concours.

L'homme-caméléopard

Chacun a ses vertus.
Crébillon. – Xerxès.

Antiochus Épiphane est généralement considéré comme le Gog du prophète Ézéchiel. Cet honneur toutefois revient plus naturellement à Cambyse, le fils de Cyrus. Et d'ailleurs, le caractère du monarque syrien n'a vraiment aucun besoin d'enjolivures supplémentaires. Son avènement au trône, ou plutôt son usurpation de la souveraineté, cent soixante et onze ans avant la venue du Christ ; sa tentative pour piller le temple de Diane à Éphèse ; son implacable inimitié contre les Juifs ; la violation du saint des saints, et sa mort misérable à Taba, après un règne tumultueux de onze ans, sont des circonstances d'une nature saillante, et qui ont dû généralement attirer l'attention des historiens de son temps, plus que les impies, lâches, cruels, absurdes et fantasques exploits qu'il faut ajouter pour faire le total de sa vie privée et de sa réputation.

* * *

Supposons, gracieux lecteur, que nous sommes en l'an du monde trois mil huit cent trente, et, pour quelques minutes, transportés dans le plus fantastique des habitacles humains, dans la remarquable cité d'Antioche. Il est certain qu'il y avait en Syrie et dans d'autres contrées seize villes de ce nom, sans compter celle dont nous avons spécialement à nous occuper. Mais la nôtre est celle qu'on appelait Antiochia Épidaphné, à cause qu'elle était tout proche du petit village de Daphné, où s'élevait un temple consacré à cette divinité. Elle fut bâtie (bien que la chose soit controversée) par Séleucus Nicator, le premier roi du pays après Alexandre le Grand, en mémoire de son père Antiochus, et devint immédiatement la capitale de la monarchie syrienne. Dans les temps prospères de l'empire romain, elle était la résidence ordinaire du préfet des provinces orientales ; et plusieurs empereurs de la cité-reine

Le café

(parmi lesquels peuvent être mentionnés spécialement Vérus et Valens), y passèrent la plus grande partie de leur vie. Mais je m'aperçois que nous sommes arrivés à la ville. Montons sur cette plate-forme, et jetons nos yeux sur la ville et le pays environnant.

— Quelle est cette large et rapide rivière qui se fraie un passage accidenté d'innombrables cascades à travers le chaos des montagnes, et enfin à travers le chaos des constructions ?

— C'est l'Oronte, et c'est la seule eau qu'on aperçoit, à l'exception de la Méditerranée, qui s'étend comme un vaste miroir jusqu'à douze milles environ vers le sud. Tout le monde a vu la Méditerranée ; mais, permettez-moi de vous le dire, très peu de gens ont joui du coup d'œil d'Antioche ; — très-peu de ceux-là, veux-je dire, qui, comme vous et moi, ont eu en même temps le bénéfice d'une éducation moderne. Ainsi laissez là la mer, et portez toute votre attention sur cette masse de maisons qui s'étend à nos pieds. Vous vous rappellerez que nous sommes en l'an du monde trois mil huit cent trente. Si c'était plus tard, — si c'était, par exemple en l'an de Notre-Seigneur mil huit cent quarante-cinq, nous serions privés de cet extraordinaire spectacle. Au dix-neuvième siècle, Antioche est — c'est-à-dire Antioche sera — dans un lamentable état de délabrement. D'ici là, Antioche aura été complètement détruite à trois époques différentes par trois tremblements de terre successifs. À vrai dire, le peu qui restera de sa première condition se trouvera dans un tel état de désolation et de ruine, que le patriarche aura transporté alors sa résidence à Damas. C'est bien. Je vois que vous suivez mon conseil et que vous mettez votre temps à profit pour inspecter les lieux, pour

... rassasier vos yeux

Des souvenirs et des objets fameux

Qui font la grande gloire de cette cité.

Je vous demande pardon ; j'avais oublié que Shakespeare ne fleurira pas avant dix-sept cent cinquante ans. Mais l'aspect d'Épidaphné ne justifie-t-il pas cette épithète de fantastique que je lui ai donnée ?



Edgar Poe emporte le lecteur, d'abord en lui décrivant un personnage historique, en l'emmenant dans un voyage imaginaire en un lieu réel, puis en l'interpelant, répondant aussi à une surprise que celui-ci manifeste.

On l'écoute, on le suit et même les aspects objectifs ou historiques, plus ennuyeux par nature, trouvent une pleine saveur.

Le goût, l'odeur, la couleur.

Robusta ou Arabica.

Sucré ou allongé.

Café des Sports ou chez Lorrette.

Exploitation honteuse ou commerce équitable.

Un moment tranquille, le rendez-vous des amoureux fauchés, la terrasse sur la place.

La seule machine qui bosse au bureau, la pause au calme, la tasse entre amis.

L'endroit où on refait le monde...

On a tous un café dans la tête : du grain sous les tropiques à la porte qu'on pousse, une rencontre mémorable, le patron chaleureux ou le client bizarre, le rendez-vous manqué, le bol au réveil, la discussion animée et tant d'autres souvenirs ou inventions.



Racontez une aventure au fond de la tasse.

Faites sentir le parfum dans un gâteau.

Montrez la fatigue du récoltant.

Bricolez la satanée machine qui ne marche jamais quand on en a besoin...

Quoi ? une nouvelle de 6 000 à 10 000 signes, titre et espaces compris (couperet strict, 10 000 signes, pas des mots)

Quand ? jusqu'au vendredi 15 novembre 2024 à minuit

Où ? concours@lanouve.fr



Les abonnés à la lettre hebdo découvrent à l'avance le sujet du concours. Ils ont seuls le droit de présenter des nouvelles Éclair. *La Piterne* leur réserve ses « notes de lecture », des recommandations entre amis. Ils reçoivent de « petits cadeaux » : nouvelles de derrière les fagots, sources d'inspiration, etc.

À bon entendeur...

